

L'Inconnu de Belleville

Par PIERRE ZACCONE

Tout à coup, cependant, et sans que rien fût venu justifier en apparence cette sorte d'abandon, le directeur de la sûreté disparut brusquement de Marseille et revint à Paris sans prévenir aucun de ses agents des motifs de son départ.

Un fait inattendu s'était produit dont il n'avait voulu faire la confidence à personne, et il était parti pour la capitale par le train rapide.

III

Le chef de la sûreté arriva à Paris le matin, de bonne heure, et son premier soin fut d'appeler près de lui le nommé Buvard, qui était un de ses agents les plus intelligents de la rue de Jérusalem.

—Vous allez vous rendre rue de l'Abbaye, dit-il, à l'adresse qui est indiquée sur cette carte, et vous tâcherez de faire jaser le concierge. Dans cette maison, demeure un certain M. Leduc, et je désire savoir ce que c'est que cet homme; son âge, sa profession, ses mœurs, depuis combien de temps il habite la rue de l'Abbaye et les personnes qu'il reçoit d'ordinaire; vous comprenez bien, n'est-ce pas?

—Parfaitement.

—Dès que vous serez édifié sur le personnage, vous reviendrez me trouver... et alors nous pourrions causer utilement et aviser à la suite qu'il conviendra de donner à l'affaire.

—C'est tout?

—C'est tout. Il est huit heures; vous pouvez être de retour à neuf... Allez donc, je me fie à votre perspicacité et à votre finesse... Si je ne me trompe, j'espère que nous tenons une vraie piste et que nous ne tarderons pas à faire la lumière sur le crime de l'Argonne et sur celui de Marseille...

Au haut de la rue Bonaparte on rencontre à gauche, et longeant l'église Saint-Germain-des-Prés, la rue de l'Abbaye, rue tranquille, décente et de bonne renommée.

C'est ici que demeurait un homme répondant au nom de Cyprien Leduc, et qui exerçait une profession difficile à classer, et dont les profits suffisaient cependant à le faire vivre.

C'était un singulier personnage que M. Cyprien Leduc, ex-élève de l'École des chartes, ex-archiviste paléographe, ex-clerc de notaire et plus ou moins gradué en droit, fort honnête homme du reste, naïf parfois, mais rusé, patient et investigateur lorsque son amour-propre professionnel était en jeu; enfin, curieux et fureteur par nature et dévoué à ses amis, ce qui l'aurait infailliblement réduit à la misère s'il n'eût possédé quelques mille livres de rente incassables et insaisissables!

Cyprien Leduc avait établi, au deuxième étage de la maison formant angle avec la rue Furstemberg, son office et les nombreuses collections qu'il avait patiemment amassées depuis trente ans! Son cabinet est une immense pièce où sont systématiquement rangés, comme en une bibliothèque, des centaines de cartons étiquetés de lettres et de numéros. C'est l'histoire de milliers de familles, de successions litigieuses ou tombées en déshérence.

M. Cyprien Leduc a une existence réglée comme un chronomètre; il sort tous les jours à huit heures pour ses recherches et ses courses, rentre à midi, déjeune, lit son journal et reçoit ses clients d'une heure à quatre.

Cette existence n'a point, pour ainsi dire, de mystère, et, depuis trente ans, il a vécu là, discret, modeste, rangé, sans que ses voisins se soient occupés de lui ou qu'il se soit occupé d'eux.

Le jour où nous pénétrons chez lui midi vient de sonner. M. Leduc déjeune d'un peu de viande froide et d'un petit pain qu'il arrose d'eau claire. Deux coups frappés discrètement l'interrompent.

—Entrez! fit-il.

La porte roule lentement sur ses gonds et entre un homme d'une cinquantaine d'années, vêtu d'une redingote longue, le menton rasé de près, l'allure cauteleuse et le regard oblique.

—M. Cyprien Leduc? demanda l'inconnu.

—C'est moi, monsieur.

—En ce cas, reprend l'inconnu, je vous serais obligé si vous vouliez me suivre.

—Pourquoi faire?

—Je vous le dirai en chemin.

—Mais qui êtes-vous?

—Voici ma carte, et vous allez comprendre.

L'inconnu présenta sa carte sur laquelle l'homme d'affaires lut ces simples mots:

Buvard, agent de police

Il s'inclina:

—Soit! dit-il en ébauchant un sourire. Je consens à vous suivre, comme vous m'y invitez; mais j'espère que vous ne me refuserez pas de me faire connaître où nous allons.

—A la préfecture de police.

—De mieux en mieux, et pouvez-vous m'apprendre également ce que l'on m'y veut?

—Pour ce qui est de ça, répondit Buvard, le patron vous le dira lui-même.

Cyprien Leduc ne fit pas d'autre objection.

Il se leva et mit un peu d'ordre dans les dossiers étalés sur son bureau, et revint vers l'agent qui attendait.

—Maintenant, dit-il, je suis à vos ordres.

Dix minutes plus tard les deux hommes, s'étant engagés dans le dédale des couloirs de la préfecture de police, atteignirent enfin une dernière antichambre où se tenait un garçon de bureau.

L'agent ouvrit une porte et poussa Leduc devant lui. Presque aussitôt, ils se trouvèrent en présence d'un nouveau personnage, qui n'était autre que le chef de la sûreté.

—Voici l'homme! se contenta de dire Buvard.

Et il se retira.

Leduc, lui, ne paraissait nullement déconcerté, et son regard presque narquois souriait à son interlocuteur.

—A qui ai-je l'honneur de parler? demanda-t-il du ton le plus calme.

—Je suis le chef de la sûreté.

—Ah! très bien, fit Leduc.

Cependant l'agent supérieur de la police s'était pris à examiner ce dernier. Leduc était petit et maigre, son allure était des plus humbles et il avait l'apparence du rentier le plus débonnaire.

—Vous êtes bien M. Cyprien Leduc? demanda-t-il enfin sans quitter des yeux l'archiviste paléographe.

—Oui, monsieur, répondit celui-ci.

—Agent d'affaires?

—Précisément, ancien élève de l'École des chartes, ex-principal clerc et directeur de l'Institut généalogique.

—Vous êtes très occupé?

—En ce moment, j'avoue que les affaires vont bien... à ce point que je ne sais où donner de la tête...

—Cela ne vous empêche pas cependant de... voyager?

Leduc releva le front à cette insinuation:

—Comment cela? demanda-t-il d'un ton vague.

—Eh! mais, c'est bien clair pourtant. Je dis que la multiplicité de vos affaires ne vous absorbe pas assez que vous ne vous permettiez quelque voyage, comme celui que vous avez fait récemment.

Leduc fronça le sourcil.

—Vous savez cela? répliqua-t-il.

—Vous l'avez donc!

—Pourquoi le cacherais-je?

La Légende du Bon Mari

Environ dix heures du soir, M. Le Soufaché qui travaillait comme de coutume, assis devant son bureau, fut pris d'un espèce de malaise. Il se tâta le pouls. Il avait la fièvre. Il réfléchit quelques minutes; il analysait son mal. Il conclut: "C'est la grippe; c'est un commencement de grippe." Il aurait bien voulu s'aller mettre au lit. Mais, au lit, se trouvait déjà Mme Le Soufaché, qui lisait le feuilleton. Elle ne manquerait point de dire: Tu te dorlotes! Tu t'écoutes! Tu es plus douillet qu'une femme. Tout ça, c'est un prétexte pour ne rien faire." Et elle lui reprocherait jusqu'à minuit ses vacances, ces heures de congé, ses plus petites siestes et ses plus courtes promenades. Car elle avait une mémoire prodigieuse quand il s'agissait de confondre son mari.

Pour accroître les ressources du ménage, le pauvre M. Le Soufaché, qui était chef du personnel d'une importante maison, faisait chaque soir, après dîner, des heures de travail supplémentaires. Il copiait, copiait des rôles, des états, des mémoires. Et toute cette énergie, par un miracle fréquent de nos jours, se transformait en combinaisons de lingerie, bas de soie, chapeaux à plumes, à poils, à rubans et autres superfluités, qui ornaient "délicieusement," comme disent les journaux de mode, la jolie Mme Le Soufaché.

Elle gouvernait le ménage avec une grande autorité.

M. Le Soufaché s'habillait, au gré de sa femme. Il mangeait les mets qu'elle choisissait; il allait aux spectacles qu'elle préférait. Il se levait tôt, se couchait tard, pour gagner leur vie. Et, quand il avait répandu de l'eau sur le pavé du cabinet de toilette, en se lavant, il écoutait sans répliquer les admonestations de Mme Le Soufaché.

Elle prenait, seule, de longues vacances. Il pensait qu'elle les méritait bien, la pauvre petite, qui supportait sans faiblir tous les soucis du ménage. Et, peu à peu, saisi par une grande ardeur, il maigrissait, devenait terne, effacé, résigné et pitoyable. Il se répétait à soi-même: "C'est la vie!"

Donc, ce soir-là, il se sentait bien faible, il se sentit plus faible encore, le jour et le soir suivants. Il dut se mettre au lit. On appela le médecin: M. Le Soufaché avait, en effet, la grippe, une mauvaise grippe, si mauvaise que l'on désespéra tout de suite de le sauver et qu'il se sentit perdu.

Perdu! Il prit ses dispositions dernières, comme s'il fallait partir pour le Grand Voyage. Et puis au fond de sa couche trop chaude, il se mit à songer, silencieux, morne, fiévreux, les prunelles tournées vers le plafond.

Il se rappelait les détails, tous les détails de son existence; il se rappelait ses fiançailles, son mariage, leur lune de miel, les grandes colères de sa femme, ses incessantes récriminations, ses desirs de coquetterie qu'il n'avait pas toujours pu satisfaire. Peut-être qu'avec un peu plus de travail... Il conclut, saisi par un remords aigu, douloureux, inutile: "Elle n'a pas toujours été heureuse auprès de moi!" Comme ils sont tristes et poignants, ces regrets infinis à la dernière heure. M. Le Soufaché soupira, le cœur plein d'humilité, de tristesse et de contrition. Il éprouvait aussi une peur épouvantable au seuil de l'Eternité.

Mon Dieu! si c'était à recommencer! S'il en réchappait, pour cette fois, rien que pour cette fois, il se jurait à soi-même de rendre Mme Le Soufaché si heureuse, si heureuse qu'elle sourirait du matin au soir. Il la voyait encore, sa jolie compagne; il distinguait son lourd chignon et sa nuque grasse et duvetée. Mme Le Soufaché pleurait, le visage entre les mains.

Et lui, le moribond, il faisait de grands gestes sur le drap, pour essayer d'écartier toutes sortes de phantasmes, qui appartenaient peut-être à l'au-delà!

Tout à coup il s'aperçut avec effroi qu'il n'était plus dans son corps! Com-

Le Nouvel Avion de Bombardement Américain

Washington.—L'Armée a entrepris la construction d'un nouveau type d'aéroplane de bombardement, de proportions gigantesques et dont le rayon d'action pourra s'étendre jusqu'à une distance de 650 milles. Deux de ces avions sont presque terminés. Ils sont supposés être les plus grands appareils volants, plus lourds que l'air, existant à l'heure actuelle. Ils pourront enlever un poids utile de 10,000 livres. Leur prix de revient s'élèvera à \$375,000.

Le colonel Bane a déclaré devant la commission sénatoriale des Affaires Militaires, chargée de présenter un rapport à ce sujet à l'occasion de l'affectation des crédits militaires, qu'il était nécessaire d'avoir un certain nombre de ces avions pour bombarder les navires ennemis.

Monument à la Reine Isabelle

Mexico.—Des banquiers et marchands ont conçu le projet d'élever un monument à la reine Isabelle d'Espagne qui aida Christophe Colomb à découvrir l'Amérique. L'idée d'élever un monument à Cortez, qui enleva le Mexique aux Aztèques, n'a pas été accueillie avec enthousiasme.

Les troupes américaines qui sont en ce moment à Coblenze ne seront pas retirées de l'Allemagne.

ment en était-il sorti? Il ne s'en rendait pas compte. Mais il découvrait, de très haut, maintenant, une apparence blême, barbue et chauve, qui demeurait seule de lui sur la terre.

Et il montait, montait, montait tout droit dans l'infini, comme un ange, au milieu des étoiles? Il commençait d'apercevoir une formidable porte d'or, semblable à celle que l'on voit sur certains tableaux: la porte du Paradis, probablement. Il allait être jugé au tribunal de première instance du ciel, en attendant le jugement dernier.

Il vit la porte, une porte à deux vantaux, se rabattre, démasquant une lumière éblouissante d'où s'échappaient des chants mélodieux et les sons conjugués de la harpe et du psaltérion. Hélas! feu M. Le Soufaché avait toujours eu la gorge délicate; et il ne jouait ni de la harpe, ni du psaltérion, ni d'aucun instrument; il ne pouvait pas faire, comme on dit, sa partie dans le céleste concert. Sans doute feu M. Le Soufaché était-il destiné à l'enfer...

Il sentit qu'il lui poussait quelque chose dans le dos, une espèce d'organe nouveau. Il y porta la main. Il la retira avec effroi, car il venait de reconnaître des plumes. Des plumes! Mon Dieu! Allait-il être changé en bête? En serin, peut-être? Car Mme Le Soufaché lui avait répété souvent, du temps qu'il était sur la terre et en manière de conclusion aux reproches: "Tu n'es qu'un serin, mon pauvre ami!"

Il avait aussi un cercle chaud autour du crâne.

Il distingua bientôt, au centre d'un cortège, saint Pierre, qu'il reconnut à son trousseau de clefs: "Je le croyais plus âgé, saint Pierre, pensa feu M. Le Soufaché. Comme le temps nous semblait long sur la terre!"

Tout dans la vie dépend du point de vue.

Puis il aperçut, au premier plan, son saint patron, qui l'accueillit du geste et lui dit:

—Tu es au seuil du Paradis. N'aie aucune crainte. Ce que tu sens sur ton dos, ce sont des ailes, tes ailes de bienheureux élu! Ce que tu sens autour de la tête, c'est ton auréole!

Feu M. le Soufaché leva le bras, pour saluer, par l'effet du trouble et des anciennes habitudes.

—Non! dit le saint, ça ne s'enlève pas. C'est en lumière. Tu es un saint!

—Un saint! s'écria feu M. le Soufaché ahuri, et moi qui ne m'en doutais pas!

—C'est toujours ainsi, mon ami, dit saint Pierre, s'effaçant pour laisser entrer au Paradis feu M. le Soufaché.